

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

### LA FILLE DE MARGUERITE

TROISIÈME PARTIE. — MME VERDIER.

XI.

— Eh bien ? lui demanda vivement le fils de Pascal.

— C'est fait... La permission est accordée.

— Bravo !

— Il ne s'agit plus que de prendre rendez-vous pour le départ.

— Soyez à la gare de l'Est demain, à six heures et demie... J'y conduirai Renée pour vous la confier.

— Et je la garderai bien, comptez là-dessus ! Vous me trouverez demain à la gare de l'Est. Resterez-vous à dîner ici, monsieur Paul ?...

— A quelle heure dînez-vous ?

— A six heures, avec maman Baudu et ses filles, avant le repas des ouvriers.

— Eh ! bien, soit...

Le contremaître retourna au chantier. A six heures moins un quart il revint.

On servit le dîner et, à sept heures et demie, Paul et Renée reprisent en se promenant le chemin de la rue Beautreillis.

Au moment où ils entraient dans le couloir de la maison, ils furent presque heurtés par un homme lancé au pas de course et portant sur son épaule une valise qui leur cachait son visage.

Cet homme ne les vit même pas tant sa précipitation était grande. Ils gravirent l'escalier conduisant au petit logement de Renée, et ils atteignaient le palier du dernier étage quand Paul

s'arrêta. Une suffocante odeur de pétrole et de chair brûlée sortait du couloir qu'une âpre fumée commençait à envahir.

— Qu'est-ce que cela ? fit tout haut l'étudiant.



... Lâchez-moi ! lâchez-moi ! je veux mourir ! — disait l'homme...

Renée tremblait. Paul fit quelques pas dans le couloir. Une vive lueur filtrait sous la porte d'une chambre d'où s'échappait un bruit de râles et de plaintes étouffées.

Le jeune homme sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête. Une horrible pensée lui traversait l'esprit.

— Le feu est dans cette chambre, dit-il, et quelqu'un y brûle tout vivant...

— Mon Dieu ! s'écria Renée, peut-être est-il temps encore de porter secours à ce malheureux.

Paul s'approcha de la porte.

Les râles devinrent plus distincts. Il passa la main sur le panneau. La clef ne se trouvait point à la serrure.

— Fermé ! murmura l'étudiant, qu'importe ? Il ne s'agit pas d'hésiter, mais d'agir...

Il recula puis, prenant son élan, bondit, espérant jeter bas l'huis, du premier coup d'épaule. La vieille porte, solide malgré son grand âge, craqua et se fendit, mais

ne tomba point.

Paul entendit appeler à l'aide d'une voix étranglée. Il prit un nouvel élan. Cette fois un des panneaux céda sous son effort et un effrayant spectacle s'offrit à sa vue. Un homme entouré de flammes se tordait sur le plancher.

L'étudiant passa sa main par l'ouverture béante, ouvrit, se précipita dans la chambre, arracha les couvertures du lit, les jeta sur le moribond, les roula autour de lui et éteignit le feu.

— De la lumière, vite !... cria-t-il à Renée.

Au bout de quelques secondes la jeune fille apporta une bougie allumée.

Jarrelonge, secoué par des convulsions quasi tétaniques, avait les mains presque carbonisées, les joues brûlées par le liquide incandescent, les lèvres noires et les yeux hors de la tête.

Tout à coup, son regard s'arrêta sur Renée et sur Paul. Il se souleva à demi en balbutiant des mots interrompus, puis, pris d'un accès de délire, il se mit à chanter :

« Nous voici bientôt sur le pont  
« La faridondaine, la faridondon,  
« Bientôt sur le pont de Beroy... »

Les deux fiancés reculérent avec épouvante.

— Cet homme, dit Paul avec horreur, c'est l'assassin du pont de Beroy...

Jarrelonge ne chantait plus et continuait à river ses yeux hagards sur la fille de Marguerite et sur le fils de Pascal Iantier... Il fit une tentative pour se dresser, mais inutilement. Ses jambes ne pouvaient le soutenir.

Alors il essaya de se traîner vers le placard qui désignait uno de ses mains rongées par la flamme.

Ses lèvres roulaient, mais sans laisser échapper un son perceptible. Paul suivait la direction de la main toujours tendue et cherchait à deviner la pensée de l'agonissant.

— Vous voulez quelque chose qui se trouve dans ce placard ? demanda-t-il.

Un faible signe de tête de Jarrelonge sembla répondre affirmativement.

— Désirez-vous que je vous soulève ?

— Oui... fit le mouvement des lèvres.

L'étudiant prit dans ses bras le corps du misérable et le mit à la hauteur du placard ouvert.

L'ex-complice de Léopold posa sa main sur la tablette du bas. Paul comprit que cette tablette cachait quelque chose ; il s'assura qu'elle était mobile, l'enleva, fouilla dans la cavité et en retira un volume relié et des feuilles volantes.

Les yeux de Jarrelonge eurent une expression de Joie. Le jeune homme examina les feuilles et ouvrit le volume.

— Ah ! s'écria-t-il, les papiers de madame Ursule... Les « Mémoires » du comte de Terrys... Ces papiers, vous les avez pris en assassinant madame Ursule... Ces « Mémoires », vous les avez volés chez le comte...

— Non... murmurèrent les lèvres.

— Vous avez un complice ?... poursuivit Paul.

— Oui... murmurèrent les lèvres.

— Son nom ? Apprenez-moi son nom.

Jarrelonge fit un effort surhumain pour articuler quelques mots, mais déjà la paralysie, résultant du poison, envahissait sa langue. Une suprême convulsion secoua son corps ; un dernier râle s'échappa de sa gorge, ses membres se raidirent ; il ne remua plus.

— Il ne parlera pas... dit Paul en essuyant son front mouillé de sueur, il est mort ! !

— Mort... répéta la fille de Marguerite, prions pour son âme...

Puis, ne voulant pas se souvenir que ce misérable avait ten-

té de l'assassin, elle se laissa tomber à genoux, et demanda pour lui le pardon du Dieu de justice...

— Chère Renée, fit l'étudiant au bout d'un instant, rentrez dans votre chambre... Je dois aller prévenir en bas.

L'enfant obéi, et une fois chez elle se laissa tomber, anéantie, sur un siège.

Paul emporta les papiers de madame Ursule, le manuscrit du comte, les posa sur la table de Renée, descendit et mit la clé au courant de ce qui venait de se passer.

La brave femme poussa des cris de terreur et courut chez le commissaire.

Paul remonta près de sa fiancée. La fille de Marguerite, revenue à elle-même, parcourait les feuilles volantes.

— Vous avez raison, dit-elle, ces papiers appartenaient bien à madame Ursule.

Soudain, elle poussa un cri étouffé.

— Qu'avez-vous trouvé ? demanda Paul vivement.

— Voyez... voyez... cette lettre...

— Eh bien ?

— C'est celle que l'on m'écrivait au nom de ma mère pour m'attirer dans le piège, et que les meurtriers ont reprise sur moi avant de me précipiter du haut du pont de Beroy...

L'étudiant dévora la lettre.

— Il est évident, dit-il ensuite, que cet homme, un de vos assassins, s'était logé là, près de vous, pour vous épier... mais il ne devait être qu'un complice payé, et vos plus redoutables ennemis, ceux qui le faisaient agir, nous reste inconnus.

Renée semblait sombre. Elle avait repris la lettre signée : « Un ami de votre mère, » et ses regards, fixés sur les lignes, ne pouvaient s'en détacher.

— Qu'avez-vous, chère Renée ? demanda Paul à sa fiancée. Est-ce cette lettre qui vous préoccupe ?...

— Oui... répondit la jeune fille.

— Vous la connaissiez déjà...

— Sans doute, mais je remarque aujourd'hui une chose bien étrange, qui ne m'avait pas frappée la première fois que cette lettre a passé sous mes yeux, tant ma préoccupation était grande...

— De quelle chose parlez-vous ?

— Je connais cette écriture.

— C'est bien invraisemblable. Vous devez vous tromper.

— Je ne me trompe pas, j'en suis sûre... J'ai entre les mains un billet qui certainement a été tracé par la même main et que je relisais hier encore...

— Voulez-vous me montrer ce billet ?

— Je ne demande pas mieux...

Renée se dirigea vers un petit coffret qu'elle ouvrit et d'où elle retira un carré de papier très froissé et brisé dans ses plis.

— La voici, ajouta-t-elle.

Paul y jeta les yeux et fit un geste de surprise.

— Vous avez raison... dit-il ensuite. C'est la même écriture.

— Lisez...

L'étudiant lut à haute voix les lignes suivantes :

« Mademoiselle,

« Au nom de ma femme, au nom de mes pauvres petits enfants, que je n'ai pas vus depuis deux années, daignez me venir en aide... Je ne suis point un voleur, mais un pauvre père de famille condamné injustement.

« Mon seul crime, — si c'en est un, — est d'avoir dérobé

« un pain pour nourrir les chères créatures qui tombaient d'inanition, et qui ne vivraient plus aujourd'hui si la charité publique ne leur venait en aide.

« Je viens d'apprendre que ma femme était bien malade, et c'est afin de la revoir une dernière fois que je tente une évasion.

« Vous êtes jeune, vous avez bon cœur, vous ne me refuserez pas votre appui sans lequel je ne saurais réussir. Rien au monde, je vous le jure, ne pourra faire soupçonner la part que vous aurez prise à ma délivrance, et vous m'aurez sauvé du désespoir et du suicide, car si la liberté ne m'est point rendue je suis décidé à mourir... »

— C'est signé : « Paul Pellissier... » dit l'étudiant après avoir achevé. D'où vous vient cette singulière épître ?

Renée raconta brièvement l'évasion du prisonnier de Troyes, et la terreur tout instinctive que lui causait ce prisonnier. Le fils de Pascal Lantier frissonnait en l'écoutant.

— Ah ! chère enfant, s'écria-t-il, vous avez été bien imprudente !... Cet homme était en effet votre ennemi, et l'instinct mystérieux qui vous mettait sur vos gardes ne vous trompait point... Il y a cent contre un à parier que cette lettre est signée d'un faux nom, mais je saurai facilement au greffe de la prison de Troyes le nom véritable de l'évadé...

Après un silence, Paul reprit :

— Comment les Mémoires manuscrits du comte de Terrys se trouvaient-ils en la possession du misérable qui vient de mourir ?... Quel lien secret et inexplicable existait entre vous, le comte et ces baudits, voilà ce que nous tâcherons d'éclaircir plus tard...

« On va venir, chère Renée, ajouta l'étudiant, pas un mot de ces papiers d'où jaillira peut-être la lumière... Serez-vous avec les deux lettres du prétendu « Paul Pellissier... »

La fille de Marguerite se hâta d'enfermer dans le tiroir d'un meuble le manuscrit et les feuilles volantes.

On entendit des pas et des voix dans le couloir. Paul sortit de la chambre.

Il se trouva en face d'un commissaire de police et de deux agents en bourgeois. La concierge les éclairait. Elle désigna Paul, en disant :

— C'est monsieur qui est venu me prévenir...

Le commissaire salua :

— Je vous prierai alors, monsieur, fit-il, de vouloir bien me donner quelques éclaircissements et de m'accompagner sur le théâtre de l'accident...

Paul franchit avec le visiteur officiel le seuil du logis de Jarrelonge. On ne pouvait que constater le décès.

— Par qui cette porte a-t-elle été brisée ? demanda le commissaire.

— Par moi, monsieur... répondit le jeune homme.

— En quelles circonstances ?

L'étudiant raconta ce qui s'était passé.

— Je vous félicite de votre sang-froid et de votre résolution, monsieur... lui dit le magistrat ; sans vous, à l'heure qu'il est, la maison serait en feu... Ce malheureux s'était enivré sans doute... il aura renversé sa lampe à pétrole sur ses vêtements et se sera brûlé tout vif... Ah ! les ivrognes ! Je vais dresser procès-verbal ; vous aurez l'obligeance de me donner votre nom et vos prénoms.

Paul s'inclina.

Le commissaire de police rédigea selon la forme son procès-

verbal, en y mentionnant le rôle courageux joué par l'étudiant, donna les ordres nécessaires pour l'ensevelissement du cadavre, et se retira.

Les deux jeunes gens restèrent seuls.

— Après ce qui vient de se passer, j'aurais peur ici... murmura la fille de Marguerite.

— Eh ! bien, chère mignonne, répondit Paul, vous viendrez, rue de l'École-de-Médecine, prendre possession pour cette nuit de la chambre où vous êtes revenue à la vie et à la santé... où vous vous êtes trouvée heureuse... Le voulez-vous ?

— Oui, je le veux...

— Moi, ajouta Paul en souriant, je me réinstallerais sur le divan du cabinet de travail de mon ami Jules... Partons...

— Mais, fit observer Renée, Zirza doit nous rejoindre ici.

L'étudiant regarda sa montre...

— Dix heures passées... répliqua-t-il, Zirza, oubliant le rendez-vous, sera sans doute allée tout droit rue de l'École-de-Médecine...

— A moins que quelque incident ne l'ait retenu plus tard que de coutume chez madame Laurier... dit Renée.

— Peut-être, en effet ; mais dans ce cas il suffira d'avertir la concierge qui, si elle se présente, la prévendra que vous l'attendez là-bas...

— Vous avez raison...

— Donnez moi les papiers...

La jeune fille les lui tendit. Elle prépara les quelques objets dont elle aurait besoin pour son voyage du lendemain et suivit Paul, qui ferma lui-même la porte à double tour.

Au rez-de-chaussée, elle entra dans la loge et chargea la concierge d'envoyer Zirza rue de l'École-de-Médecine, si elle se présentait.

## XII

Léopold Lantier, nous le savons, s'était fait descendre à l'angle de la rue des Martyrs et de la rue de Navarin. Il paya son cocher, chargea sur son épaule la valise de Jarrelonge et regagna son logement.

Sa première occupation, lorsqu'il eut allumé une bougie, fut de faire sauter la serrure de la valise dont il ne possédait point la clef. Ceci fait, il éparpilla sur le plancher tous les objets qu'elle renfermait.

Son désappointement fut plus facile à comprendre qu'à décrire, lorsqu'il eut constaté l'inutilité de ses recherches... La valise ne renfermait point le manuscrit volé chez M. de Terrys. Une philosophie de commande vint à l'aide du scélérat.

— Bah ! se dit-il, après tout, qu'importe ? Jarrelonge est mort à cette heure et ne parlera pas... Sans doute, en prévision d'une rencontre entre nous, il aura dû placer les « Mémoires » du comte dans quelque cachette introuvable... Qu'ils y restent et n'y pensons plus... Il s'agit présentement de s'occuper des voyageurs de demain...

« C'est à Nogent-sur-Seine que j'aurai les papiers, car il serait imprudent de retourner cette nuit rue Beautreillis, où le pétroncle doit avoir mis la maison sans dessus dessous.

« Mais une fois à Nogent il sera difficile d'agir seul, impossible peut-être, sous peine d'insuccès complet... Il me faut donc encore un collaborateur... Où le chercher, celui-là ?

« Pascal ne doit pas bouger de Troyes... Sa présence, dument constatée, crée l'indisputable alibi dont nous aurons peut-être besoin... Où trouver le complice indispensable ?

Léopold réfléchit pendant un instant.

Tout à coup un sourire éclaira ses lèvres.

— Oui, c'est cela... murmura-t-il. J'ai mon affaire... un gargon qui n'est pas du métier... qui ne me connaît pas... qui ne me connaîtra jamais... je le payerai, car il a besoin d'argent, et tout sera dit... Au besoin je sais d'ailleurs comment on se débarrasse d'un fâcheux...

Après ce court monologue l'ex-révolutionnaire sortit sans changer de costume. A neuf heures précises il arrivait avenue de Saint-Mandé et franchissait le seuil du restaurant Baudu.

Les ouvriers avaient terminé leur repas et la salle offrait l'aspect d'un vaste désert. Etienne et Virginie mettaient en ordre la batterie de cuisine reluisante.

Le père Baudu s'attardait à Beroy plus que de raison, ce qui mettait la patronne de fort méchante humeur.

Au moment de l'entrée de Léopold, la digue femme était assise dans un coin, près du comptoir, à côté de Richard Béraille parfaitement ivre, dodelinant la tête et roulant des yeux-hébétés.

Madame Baudu ne se dérangea pas.

— Etienne ? fit-elle.

— Voilà, maman...

Et l'aînée des deux sœurs accourut.

— Occupe-toi de servir... reprit la matronne. Moi j'ai d'autres chats à fouetter...

Léopold n'avait point dit. Il demanda de la viande froide, une bouteille de vin, et alla s'installer à une petite table voisine de l'endroit où se trouvaient Richard Béraille et maman Baudu.

— C'est pas tout ça ! disait cette dernière en reprenant le fil de son discours interrompu. Tu as beau être gris comme la bourrique à Robespierre, tu ne comprendras, ou alors je croirai que tu es positivement un malhonnête homme, une franche canaille...

Richard s'agita sur sa chaise.

— Patronne, balbutia-t-il d'une voix presque inintelligible, pourquoi que vous invectivez un pauvre gargon qui est aux trois quarts de la famille puisque son propre frère en sera la semaine prochaine ?

— Laisse là ton frère, qui n'est pas en cause ! répliqua la digne femme avec impatience. Oserais-tu bien te comparer à lui ? Il vaut cent fois mieux dans son petit doigt que toi dans toute ta personne ! Il a tenu sa promesse, lui, il sera mon gendre avant quinze jours, et c'est assez te dire qu'il faut que tu t'aquittes enfin... J'ai été assez faible pour te prêter mille francs... C'était une grande bêtise, mais j'avais encore confiance en ton honneur, et je me figurais sottement que, lorsque arriverait l'époque fixée par toi pour le remboursement, tu t'arrangeais pour être en mesure...

— Je croyais... bégaya Richard. Je comptais...

— Tu comptais m'amuser par de belles paroles et des promesses mensongères, ainsi que tu le fais depuis pas mal de temps... interrompit violemment madame Baudu, mais en voilà assez, en voilà trop ! Je vais être obligée, moi, d'ici à trois jours, de verser la dot d'Etienne dans les mains du notaire, et je ne veux pas que Baudu s'aperçoive que j'ai pris ces mille francs, non sur la dot de ma fille, mais sur les fonds de la caisse des ouvriers qui lui confient leurs épargnes ! M'entends-tu ?... m'entends-tu ?...

— Oui... oui... fit l'ivrogne dont la langue devenait de

plus en plus épaisse ; j'entends... je comprends... Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse...

— Ce que je veux que tu fasses ?...

— Dame !... oui...

— Ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut me demander cela !... Il fallait suivre les conseils que je t'ai donnés il y a dix mois quand tu m'as supplié de venir à ton aide !... Tu peux gagner douze francs par jour... En faisant des économies tu m'aurais remboursé déjà plus de cinq cents francs et, en présence de ta bonne volonté, je me serais arrangée pour boucher le reste du trou... Au lieu de cela tu te grises, et tu passes des semaines sans paraître au chantier...

— Toujours des sermons, donc... grogna Richard Béraille.

— Il ne s'agit plus de sermons aujourd'hui !... Je te dis : Il me faut les mille francs que je t'ai prêtés... La semaine prochaine je dois verser la dot au notaire, et le même jour les ouvriers se réuniront pour vérifier leurs comptes... Si je présente la dot d'Etienne intacte, il manquera mille francs dans la caisse des ouvriers... c'est limpide... Or, devant les ouvriers qu'il faut le notaire, nous passerons pour des voleurs, nous !...

— Oh ! maman Baudu...

— Il n'y a pas de maman Baudu ! C'est clair, ce que je te dis là ! A partir d'aujourd'hui, je te défends de penser à Virginie. Je n'ai pas envie de la voir trafiquer la misère avec un che-napan de ton espèce !

— Mais où voulez-vous que je les prenne, ces mille francs ?

— Ce n'est point mon affaire, c'est la tienne. Il y va de l'honneur de Baudu, et c'est sacré ça !... Si demain je n'ai pas les mille francs, je mettrai les pieds dans le plat et je dirai tout à ton frère.

— Vous ne ferez pas cela... balbutia Richard avec une épouvante qui dissipa momentanément son ivresse ; vous ne ferez pas cela !

— Je le ferai, et sans hésiter, je t'en fiche mon billet... Ton frère a répondu de toi ici... C'est à lui que je confierai ma position...

— Alors, vous êtes sans pitié ?

— Sans pitié pour qui n'a ni conduite, ni courage, ai-je dit... catasse...

— Parler de cela à mon frère, c'est l'exciter contre moi... C'est mettre la trouille entre nous, c'est vouloir me pousser à faire un coup de ma tête...

— Quand tu irais te jeter à l'eau, où serait le mal ? Tu paresseux de moins, voilà tout !... Souviens-toi que je t'intends de remettre les pieds dans cette maison avant de m'avoir rendu mes mille francs...

Richard bondit.

— Vous me chassez ?... fit-il d'une voix sifflante.

— Parfaitement... je veux mon dû, et je ferme ma porte à l'homme sans honneur qui me flanque dans le pétrin et m'y laisse...

— Ainsi, tout est rompue entre nous ?...

— Tout ! répéta maman Baudu, au comble de l'énerver et de la colère. Et si Victor n'est pas content, il n'a qu'à dire... Je ne tiens guère à avoir pour gendre le frère d'un malhonnête homme ! Allons, file et plus vite que ça !...

Depuis un instant Etienne et Virginie prêtaient l'oreille avec une émotion et une terreur faciles à comprendre. Entendant la menace faite par la matronne de rompre même le mariage d'Etienne avec le contremaître, elles s'élançèrent toutes deux vers maman Baudu.

— Mère, s'écria l'aînée des deux sœurs, les mains jointes, calme-toi...

L'intervention des jeunes filles, loin de produire l'effet attendu, jeta de l'huile sur le feu.

— Me calmer ! répéta la marchande de vins en mettant ses gros poings sur ses fortes hanches. Et c'est toi qui me dis ça ! Tu sais pourtant de quoi il retourne...

Virginie pleurait.

— Ma mère... balbutia-t-elle à son tour.

— Je ne te parle pas !... Tais-toi... Tu devrais rougir de honte...

Etiennette reprit :

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 octobre, 1882—No 146.

## LES DRAMES DE L'ARGENT

PAR RAOUL DE NAVERY

XVI

LES MAUVAIS CHEMINS.

Mais à mesure qu'il s'efforçait d'entrer plus avant dans la dépravation de l'idée, afin d'obtenir un succès grandissant, cette dépravation gagnait et gangrenait son cœur. Les débordements de sa vie surpassèrent l'existence facile de ses amis. Il ne connut plus ni frein ni loi.

D'une ivresse il tomba dans une autre. Son succès le grisait comme un vin capiteux. Il perdit ce qui existait en lui du bohème souvent bon enfant, pour trancher du grand seigneur. S'il obligeait un ancien camarade, c'était avec une morgue presque insolente. Jean cessa de tutoyer certains amis restés trop pauvres pour frayer avec lui.

Quoiqu'il gagnât beaucoup d'argent, il était cependant criblé de dettes, menacé, poursuivi, ne payait que par acomptes, et gardait son crédit à la seule condition de doubler ses foies.

Ses extravagances faisaient désormais partie de lui-même.

Il avait atteint la popularité. Les jours de premières représentations on lui réservait sa place au fauteuil d'orchestre, et correctement vêtu, le gardenia à la bontonnière, il lorgnait dans la salle. On le remarquait et le citait parmi les hommes du jour.

Un soir à l'Opéra il rencontra le docteur Chaumas qu'il avait connu chez Armadieu. Il aborda le savant avec une frivole aisance, et lui tendit la main.

Chaumas parut se méprendre sur l'intention du geste, prit le poignet du jeune homme et compta les pulsations de l'artère.

— Bah ! s'écria Jean Bruk, voilà qui est plaisant, par ma foi, je veux vous serrer la main, et vous me tâtez le pouls comme à un malade.

— C'est que vous l'êtes, répondit froidement le docteur.

— Moi, malade ! vous voulez rire.

— Je trouve votre état trop grave pour cela.

— Certes, je respecte beaucoup votre savoir, docteur, cependant vous me permettez de savoir mieux que vous ce que j'éprouve.

— Je vais vous le dire : le cœur bat souvent avec une rapidité folle et s'arrête ensuite comme si jamais il ne devait plus palpiter. Le pouls est fébrile, et tout votre être est dans un état tel que vos nerfs vous semblent parfois tendus comme des cordes de violon.

Vous travaillez d'une façon hâtive, la surexcitation de votre cerveau grandit chaque jour, et quand vous êtes condamné à un labour exagéré, tout à coup la pensée vous fuit, et vous restez impuissant à la ressaisir...

Pendant que le docteur parlait Jean Bruk qui d'abord avait souri devint subitement grave. Il paraissait suivre au dedans en lui-même les symptômes dénoncés par le docteur Chaumas ; il passa même la main sur son front, pendant que le savant lui retraçait les fatigues de son cerveau.

— C'est vrai, dit-il, enfin, tout cela, je l'éprouve, mais je devais m'y attendre, cet état n'est-il point la conséquence d'un travail acharné ?

— Il y a travail et travail. Armadieu passe plus de temps que vous dans son atelier, il compte quarante-cinq ans, et cependant il n'éprouve ni vide dans le cerveau, ni lassitude exagérée. Ce n'est pas le dessin qui vous fatigue. Certains laboureurs reposent et calment. Employer ses forces n'est pas les prodiguer. La paresse est malsaine. Ce qui vous brise, c'est la nature même de votre labeur. Vous vivez dans un milieu qui vous empoisonne l'âme, monte vos nerfs à outrance, et sous prétexte de vous reposer vous courez à l'orgie.

Savez-vous à quel abîme conduit le chemin que vous suivez ? Nul ne vous en a menacé, n'est-ce pas ? Nul ne le sait peut-être. Il faut être accoutumé comme moi à traiter les névroses aiguës pour prédire sérieusement leur fin à ceux qui vous ressemblent... Je crois remplir mon devoir en vous prévenant. Oui, mon devoir. Je me souviens de vous avoir rencontré chez Armadieu, qui vous aimait... Et puis on doit l'avertissement à tous... Vous serez ensuite libre d'agir.

— Vous êtes lugubre, docteur.

— La science est grave, monsieur.

— Enfin, poursuivit Jean Bruk d'un ton saccadé, que voulez-vous dire tout à l'heure en parlant de l'abîme auquel je cours ?

— Je voulais dire que vous alliez à la folie...

— Moi ! s'écria Jean Bruk, moi fou !

— Serez-vous donc le premier que le ciel aurait châtié pour avoir abusé de ses dons ? Oui, vous courez à la folie par la surexcitation malsaine du cerveau, par l'abus de plaisirs éveillants, par l'orgueil qui vous hante, par le développement de monstrueux instincts qui vous portent à railler les choses saintes, à traîner dans la boue les sceptres, la croix et les mains de justice. Vous serez puni par où vous pêchez ! La pensée coupable s'enfuit du cerveau, et l'homme encore fort et vivant qui m'écoutez deviendras un objet de mépris et de risée.

— Non ! non ! ce n'est pas vrai ! ce n'est pas possible !

— Je ne vous accorde pas trois ans, si vous ne changez absolument votre mode d'existence.

— Quo m'ordonneriez-vous donc ?

— De quitter Paris, momentanément, de vous livrer à des travaux manuels assez violents pour abattre vos nerfs, d'oublier le boulevard, les journaux, la rue, tout ce qui fait aujourd'hui votre préoccupation. Et surtout si vous trouvez dans quelque coin béni, une fille honnête et croyante, s'agenouillant dans les églises et cousant à côté de sa mère, épousez-la ; joignez les mains

comme elle, priez, demandez grâce pour vous qui avez raillé les choses saintes et perdu tant d'âmes, et peut-être Dieu vous pardonnera-t-il.

Chaumas s'éloigna rapidement, et gagna la loge où un ami l'attendait.

Pendant ce temps Jean Bruk était demeuré immobile appuyé contre la muraille d'un couloir. Il semblait avoir été frappé en plein cœur. Sa pâleur était si grande, et si violent le tremblement qui secouait ses membres que le directeur de la « Grécelle » venant à passer courut à lui.

— Vous êtes malade, Jean Bruk ! Ah ! ça, pas de bêtises, on attend vos dessins, vous savez. Rentrez chez vous, c'est prudent, faites appeler un docteur...

— Je viens de prendre une consultation, ici même... Sans la demander... Chaumas, le savent Chaumas m'a prêté...

Au moment d'achever sa confidence, une crainte dont il ne se rendit pas compte arrêta Jean Bruk. Puis subitement il partit d'un éclat de rire.

— Suis-je assez bête de me préoccuper des prophéties de Chaumas ! A force de traiter des névroses, il voit des malades partout ! Rassurez vous, mon cher maître, jamais je ne me suis senti plus fort et mieux en verve. Achevons d'entendre « Aïda, » et si vous le voulez soupions après.

Nous recruterons bien deux ou trois poètes, des peintres, des musiciens et quelques-uns de ceux qui font courte et joyeuse la vie. Je me sens une gaieté débordante, ce soir... Entre deux verres de champagne je vous crayonnerai des dessins capables de révolutionner Paris !

— Cela me va ! Cherchez des convives, de mon côté j'amènerai des amis.

Jean Bruk regagna son fauteuil.

Mais quoi qu'il fit pour apporter toute son attention au dernier acte « d'Aïda, » sa pensée ne parvenait point à se fixer, et en dépit de lui son regard inquiet se fixait sur la loge où Chaumas se tenait à côté d'un prince russe de ses amis.

Il ne pouvait détacher ses prunelles du visage grave du docteur qui en ce moment ne songeait plus à lui, et rappelait au prince Serge Soltikoy les épisodes de son voyage au Caucase. Le condamné à mort doit jeter un regard semblable sur le juge qui vient de rendre la sentence.

Quand Aïda expire dans le cachot, et que le rideau tomba sur cette scène poignante, Jean Bruk sentait sa poitrine serrée comme dans un étouffement. Il s'avança vers le foyer, et seulement alors il se souvint de sa promesse. Le directeur de la « Grécelle » l'attendait en compagnie de jeunes artistes, la bande joyeuse se rendit chez Biguon et l'on ouvrit pour elle un des salons de soie cerise.

Jean Bruk dressa le menu, un menu d'une fantaisie et d'un luxe inouïs. Il semblait qu'à ce moment il tint à se venger des menaces de Chaumas, et à narguer la Providence.

Il l'avait prêté, jamais il n'eut autant de verve. Ses saillies portaient comme des fusées. Il eut des mots terribles, il trouva des légendes d'un inattendu qui arrachèrent les bravos à tous. Buvant à pleines coupes le champagne glacé, il dessinait sur l'envers du verre une illustration virulente. Puis levant son verre :

— Buvons, mes amis, dit-il, à l'extinction du fanatisme religieux, à la raison pure, à la conscience. Nous ne sommes pas de ceux qui croient à un Dieu créateur, protecteur ou vengeur ! Le temps des superstitions est passé.

Nous n'avons plus besoin de signes d'idolâtrie ni de prêtres chargés de nous enseigner des mystères que notre bon sens réfute. A l'abolition des cultes ! A la vie libre ! Aux plaisirs qui la rendent aimable ! A l'or qui sème autour de nous les jouissances ! Nous avons l'inspiration et la jeunesse, chantons, amis, et ne nous inquiétons pas de savoir si le monde roule à l'abîme.

— Il a raison, répétèrent dix voix.

— Aux succès faciles, la renommée n'est qu'un mot !

— A l'ivresse sous toutes ses formes, l'homme ne se survit pas !

Les coupes se choquèrent, on but, on entassa les paradoxes et les blasphèmes ; quelques-uns roulèrent sous la table, et on dut les emporter dans leurs voitures.

A quatre heures du matin, comme Jean Bruk quittait le salon, il se regarda fortuitement en passant près d'une glace.

Ses cheveux hérissés, sa face pâle, ses yeux brillants d'un feu sombre lui donnaient un aspect tellement sinistre qu'il recula :

— Fou ! murmura-t-il, Chaumas a dit que je deviendrais fou !

Il regagna son hôtel au galop de ses chevaux, et se jeta tout habillé sur son lit. Un quart d'heure après il dormait.

La prophétie du docteur exerça sur lui une terrible influence, sans parvenir pour cela à le faire changer de vie. Il lui arriva souvent d'écouter pour ainsi dire au dedans de lui-même, interrogeant les battements de son cœur, s'épouvantant dès qu'une douleur lacinant l'atteignait au cervelet, ou qu'il sentait dans sa tête cette impression de vide qui suit souvent les fatigues excessives.

Un spectre le hantait. Il ne vivait plus seul. Dans un coin de sa chambre, au fond de son lit, à côté de sa table, il lui semblait parfois voir grimacer des figures.

Il s'en vengeait en les dessinant, et arrivait à produire dans quelques-unes de ses compositions des effets stupéfiants d'audace et d'énergie. Quand il redoutait trop de subir l'empire de ses craintes, il s'enfonçait plus avant dans ses folies. Alors les journaux retentissaient des extravagances de Jean Bruk. On rejetait sur la bizarrerie d'un tempérament spécial les excès auxquels il se livrait.

Le prix de ses dessins montait en proportion de leur audace. Jean ramassait tant d'or qu'il lui devenait indifférent de le jeter par toutes les fenêtres de son hôtel. Il mettait un orgueil enfantin à citer le chiffre de ses dépenses. Les fournisseurs qu'attire à Paris l'éclat du nom, et les rayons souvent trompeurs d'une célébrité éphémère, connaissaient le chemin de l'hôtel du Parc Monceaux.

Aux richesses de l'atelier de Léopold Travers se joignirent celles qu'entassait Jean Bruk. Il ne savait point refuser de l'argent, dans la crainte qu'on le soupçonnât d'en manquer. Il se trouvait disposé à toutes les folies, et menait à Paris la bande de ces jeunes hommes qui dévorent en quelques années le beau patrimoine de l'inspiration et du génie.

A la suite d'un déjeuner fait chez lui, avec des romanciers, l'un d'eux dit au dessinateur :

— Tu devrais bien m'accompagner, je vais chercher des documents pour mon volume.

— Où vas-tu les prendre ?

— A Charenton.

— Je n'irai pas, dit Jean Bruk avec un tressaillement involontaire.

— Je le regrette d'autant plus que je voulais te prier d'illustrer cet ouvrage.

— Vraiment, je ne saurais t'accompagner. Il faut que je travaille.

— Mais tu travailleras avec moi ! Et ferme ! Quels modèles tu vas trouver. Pour de l'inattendu, il ne manquera pas, je te l'atteste. Je sais d'avance que je vais trouver là trois de mes anciens amis ; des boulevardiers comme toi et moi, gais viveurs autrefois, et qui maintenant, restent sans souvenir et sans pensée.

— Quel malheur subit les a rendus fous ?

— Rien d'imprévu ; lentement ils ont glissé sur la pente. Nés intelligents ils ont cru pouvoir atteindre à l'apogée du génie ; dans les entraves qu'ils ont trouvées, ils ont vu des embûches ; les rivaux se sont changés en ennemis ; la manie de la persécution a dégénéré en délire ; l'excès de l'orgueil a fait le reste. La tête ne se trouvant point assez solidement organisée pour supporter le poids d'un succès rapide, dû à la chance plus qu'au succès, cette frêle machine qui s'appelle le cerveau, a éclaté tout à coup.

Alors ils ont pris en haine leurs camarades et leurs éditeurs, les journalistes et le public. Autour d'eux, ils se sont imaginé qu'on ourdissait une conspiration ayant pour but de leur voler leur gloire, et le flambeau de ces intelligences s'est éteint presque subitement.

Tandis que Ludovic parlait, Jean Bruk fixait sur lui un regard plus intime, on eut dit que chaque mot lui entrait dans le cerveau comme autant de flèches enflammées. Il ne connaissait point intimement les malheureux dont on lui parlait, et cependant il tressaillait comme si on lui racontait sa propre histoire.

Après avoir écouté avec une sorte d'indifférence, il en arriva à s'intéresser à ces malheureux comme s'ils étaient des frères, comme si une part de lui-même lui échappait pour s'incarner en eux.

Ludovic lui répéta :

— Viens-tu ?

Et cette fois ce fut avec épouvante que Jean répéta :

— Je n'irai pas ! Je n'irai pas !

— Tu as tort, répartit Ludovic.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un véritable artiste doit tout voir et tout connaître. On m'avait affirmé que tu serais chargé d'illustrer un livre ayant pour titre : " les Martyrs de l'art, " comment peindras-tu la folie d'Hugo Van Goëts, si jamais tu ne t'es trouvé en face d'un malheureux que la mort d'une compagne adorée a privé de la raison ? Et le Tasse ? Le Tasse dans son cachot sombre étreint à la fois par la souffrance morale et par la douleur physique ; le Tasse croyant qu'on le persécute à la cour de Ferrare et qu'on veut lui ravir sa gloire en lui volant son poème ? Comment feras-tu pour rendre cet effroi, cette misère qui nous arrache des pleurs à travers les siècles.

Le rêve ne donne pas ces effets terribles, il faut voir, il faut entendre... Aurais-tu peur, par hasard ?

— Peur, moi ! Et de quoi aurais-je peur ?

— Oh ! mon Dieu, les terreurs ne s'analysent pas. Je connais des gens d'esprit qui le vendredi n'entreprendraient pas un voyage, et que si l'on se trouvait treize à table auraient soin de ne pas rester. Tu manques une bonne occasion, voilà tout. Au revoir ! Ne te fatigue pas trop.

Jean Bruk étouffait.

Il alluma un cigare et se mit à fumer furieusement, tandis

que son compagnon crayonnait sur une page le titre de certains chapitres de son roman. Il s'efforçait d'engourdir sa pensée dans les nuages opiacés du tabac ; il eut voulu oublier ce que venait de lui dire Ludovic ; mais les phrases du romancier lui revenaient. Il s'accusait en ce moment de ne pas se sentir la force de le suivre.

Ludovic avait raison, ne devrait-il pas en venir là ? Ne se verrait-il point un jour obligé d'étudier sur le vif ces cas de folie qui l'épouvantaient.

Il avait cru jusqu'alors que pour surexciter le cerveau jusqu'à le faire éclater il fallait un de ces coups imprévus qui rompent chez l'homme intelligent l'équilibre des facultés.

Les exemples illustres que venait de citer Ludovic ne le frappaient pas ; jusqu'à ce jour, à peine y avait-il songé ! Que le Tasse fut devenu fou, il ne s'en préoccupait point. Torquato Tasso précipité de la faveur la plus haute, dans une éclatante disgrâce, jeté au fond d'un cachot parce qu'il était coupable d'avoir rêvé l'alliance d'une princesse, lui que Dieu avait sacré roi par le génie, cela le touchait peu.

Les cours d'Est et de Ferrare ne vivaient plus que dans les lointains souvenirs des artistes et des historiens. Hors quelques critiques d'art, versés dans les chroniques des artistes flamands, on ne connaissait guère cet Hugo Van Goëts qui retrouva dans le calme du cloître l'intelligence qui s'était envolée avec l'âme de la femme aimée, et la résignation que donne la foi. C'était loin, c'était vieux !

Mais les trois récents exemples cités par Ludovic rappelaient des histoires de la veille. Ludovic avait connu ces jeunes gens, Edouard qui numérotait maintenant les chapitres fut pendant quelques mois le collaborateur de l'un d'eux.

Ils appartenaient à la génération vivante. Ses amis les avaient tous coudoyés sur le boulevard.

Nul malheur sans remède ne les avait atteints. Ils ne s'étaient trouvés frappés ni dans le cœur, dont ils s'étaient efforcé d'éteindre les battements, ni dans leur fortune ; enfants de la balle littéraire ils avaient commencé par picorer comme les oiseaux à tous les fruits des journalismes ; puis leur réputation avait grandi lentement.

Sans s'attacher à composer une œuvre vraiment grande, ils s'étaient bornés à semer leur esprit dans des articles étincelants qui durant plusieurs années firent monter la vente du journal.

La notoriété vint, souriante, empressée, ouvrant les rangs de la foule, leur jetant de l'or à pleines mains, les grisant de bruit qu'ils prenaient pour de la gloire... Et puis plus rien... sans maladie, sans malheur, sans coup brutal, ils étaient allés de l'arène à la démanche.

Cela était effrayant. Chaumas avait-il donc raison ? Devait-il craindre un sort semblable ?

Il s'approcha d'un miroir et se regarda.

Edouard qui pliait la feuille sur laquelle il venait de numérotter les titres des chapitres indiqués par Ludovic le surprit dans cet examen, et lui dit en riant :

— Tu es très beau, en ce moment, ma parole tu pourrais servir de modèle pour un Hamlet...

— Hamlet ! répéta Jean Bruk. Hamlet ! mais Hamlet était fou !

— Nous la sommes tous ! répondit Edouard avec philosophie. Et maintenant viens chercher des inspirations sur le boulevard. Ce soir nous dînons au Grand-Seize, un dîner sardanapalesque !

Ils sortirent.

## XVIII

## UN SAUVEUR

— Pourrais-je voir monsieur le directeur ? demanda le docteur Chaumas en s'adressant au principal gardien de la prison de Mazas.

— Si monsieur veut bien me remettre sa carte ?

Le gardien s'éloigna, et revint un moment après : il avait ordre d'introduire le savant. Chaumas était presque un ami pour le directeur : à diverses reprises entraîné par son amour pour la science. Chaumas avait obtenu l'autorisation de visiter des détenus.

Il étudiait alors sur le vif cette névrose terrible qui conduit au crime comme à la folie ; il demandait aux misérables que la guillotine attendait le secret de ce mal grandissant qui du vice les avait jetés à l'abîme. Que d'heures passées dans ces cellules ! de confidences reçues, de cris entendus, de prières écoutées ! A quelles scènes de douleur, de remords et de désespoir avait assisté Chaumas !

De notre temps les voleurs et les assassins lisent les journaux. Le nom du docteur leur était connu. Ils savaient en le recevant qu'il s'agissait d'un prince de la science ; de plus ils n'ignoraient point que Chaumas employait aisément son crédit, et vidait généreusement sa bourse pour le soulagement des malheureux.

Ce fut avec empressement, et la main tendue, que M. Gabbon le directeur accueillit le savant praticien.

— Que désirez-vous de moi ? lui demanda-t-il.

— Une faveur.

— Mieux : l'exercice d'un droit ; chacune de vos études et de vos expériences agrandit le domaine de la science, et nous devons tous vous remercier dans l'accomplissement de votre tâche.

M. Gabbon tira le cordon d'une sonnette.

— On va vous ouvrir la cellule de Germain Tullon.

— Ce n'est pas lui que je souhaite visiter.

— Comment ! j'ai ici un misérable complet des pieds au cerveau, un homme qui a massacré une famille, pressé par la cupidité, et vous ne souhaitez pas l'interroger ?

— Pas aujourd'hui, du moins, répliqua le docteur. Il est en ce moment à Mazas un homme qui m'inspire à la fois un grand intérêt, et des craintes réelles. Il fut mon ami de collège, et ces vieux souvenirs là ne s'oulient pas. Bozan de Breuil n'a pas même une indécatesse à se reprocher, j'en suis certain, et il est malheureux.

— Ah ! fit M. Gabbon, c'est M. Bozan de Breuil que vous voulez voir ?

— J'ai pour désirer lui faire une visite les motifs les plus graves.

— Savez-vous qu'il est au secret ?

— Un médecin entre partout.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé demander une autorisation à la Préfecture ?

— Pourquoi ? Parce que je viens de rencontrer son genre, le prince Mikéel Ypsolani ; celui-ci sortait du cabinet du juge d'instruction, et venait d'en recevoir l'assurance qu'une ordonnance de non lieu allait être rendue.

Quelque hâte que j'aie de revoir ce malheureux, et de le reconforter par une preuve de sympathie, je ne serais pas venu, et surtout je ne vous donnerais point cette nouvelle comme certaine, si je gardais un seul doute.

L'examen des livres de Bonaventuro a prouvé sa bonne foi, son dernier interrogatoire a convaincu de son innocence le magistrat chargé de l'instruction de l'affaire de la « Société Universelle, » et ce pauvre homme qui, il y a deux mois était le grand financier, va être rendu à ses amis, et laissé libre de refaire sa fortune.

— Allons, répondit M. Gabbon, mais il faut faire quelque chose pour les savants. Venez avec moi, nous entrerons ensemble dans la chambre de Bozan de Breuil. On a eu pour lui des égards, et je ne crois pas qu'il ait à se plaindre de moi.

M. Gabbon prit le bras du docteur, et tous deux se dirigèrent vers la cellule habitée par le financier.

Le gardien qui marchait devant eux leur ouvrit.

Au premier moment la chambre parut vide aux deux visiteurs.

Le battant de la porte dissimulait en ce moment le terrible spectacle qui, une seconde après s'offrit à leurs regards.

Bozan de Breuil après s'être entouré le cou de sa cravate, en avait noué l'autre extrémité à son lit, puis s'étant agenouillé, avec une volonté inouïe, il s'était renversé en arrière, tendant le lien de soie de la cravate... résolu à mourir en dépit d'une atroce douleur, et de l'éveil inconscient de l'instinct de la conservation il se roidit et se roidit encore... La face congestionnée devint d'un rouge pourpre, les yeux gonflés saillirent de l'orbite, la langue gonflée passa les lèvres violettes, et il roula sur le sol...

Immobilisé désormais il restait étendu au pied de sa couche.

Ce fut dans cet état que le trouvèrent le directeur et Chaumas.

Le docteur s'agenouilla, coupa la cravate, souleva le malheureux, et le déposa sur son lit. Il ne donnait aucun signe d'existence, cependant Chaumas ne semblait pas absolument convaincu que la vie l'eût abandonné.

Il ordonna une ordonnance et la remit au gardien qu'il envoya à la pharmacie, puis il recommença ses tentatives pour rappeler le souffle dans la poitrine du malheureux.

M. Gabbon venait de tomber sur un siège, la pâleur au front, en proie à une vive inquiétude. Si Bozan de Breuil était mort, ce suicide allait faire un bruit énorme. On accuserait le directeur d'avoir manqué de surveillance.

Peut-être perdrait-il sa place, et il avait une famille nombreuse. C'était un homme excellent, un peu faible, et à cette heure il se trouvait dans l'impossibilité de rassembler une idée de prendre une résolution.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 60 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements part du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par défaut depuis le 1er Janvier dernier, et même une complète (brochée) de l'année à aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>. Editeurs,  
No. 17 Sts Thérèse Montréal

o 1886, Bureau de Poste.